



Peinture de Charles Russell

par Serge Noirsain

L' aventure confédérée amorce un virage déterminant en 1863. Début mai, à Chancellorsville (Virginie), l'armée de R.E. Lee inflige à l'Union sa plus cuisante défaite. Ce succès incitera les Confédérés à envahir la Pennsylvanie où les attendait la fatidique bataille de Gettysburg.

Dans le *Mid-West*, l'armée du Cumberland du général Rosecrans observe prudemment celle du Tennessee que Braxton Bragg a repliée sur Shelbyville (Tennessee). Leurs forces respectives sont intactes et tout peut encore se produire, notamment la victoire des Rebelles à Chickamauga (Tennessee), quelque quatre mois plus tard. En Mississippi, Grant cherche inlassablement le moyen de réduire Vicksburg. Depuis juin 1862, aucune de ses opérations n'a abouti. Plus à l'ouest, dans le département confédéré du *Trans-Mississippi*, la bataille de Prairie Grove (Arkansas), livrée en décembre 1862, a calmé le général Thomas Hindman qui méditait de reconquérir l'Arkansas et le Missouri. Secoué par cette victoire, remportée de justesse, le quartier général fédéral prépare soigneusement sa prochaine campagne dans cette région.

En mai 1863, le vieux Theophilus H. Holmes dirige encore le *Trans-Mississippi* mais, dans ses veines, ne circule plus la sève des jeunes loups qui font l'histoire. Le délabrement de son pauvre département lui pèse à ce point qu'il demande lui-même à son ami Jefferson Davis d'être relevé par son adjoint, le général Edmund Kirby Smith.¹ Il n'est donc pas étonnant que, dans cet état d'esprit, Holmes n'ait pas cherché à contrarier les projets utopistes d'une poignée de ses officiers.

C'est ainsi que, le 22 mai 1863, le colonel Charles Harrison et dix-sept hommes, en majorité des officiers, franchissent la frontière de l'Arkansas pour effectuer une mission

¹ *Civil War on the Border*, J. Monaghan, N.Y. 1955, p. 278 ; *Civil War Dictionary*, Boatner, N.Y. 1959, p. 406.

secrète dans le Far-West. Leurs instructions consistent à s'infiltrer au Nouveau-Mexique mais d'abord au Colorado, pour regrouper les bandes d'irréguliers qui y sévissaient déjà. Les actions d'un nouveau noyau dur confédéré devaient galvaniser les sympathisants sudistes du Colorado, qui attendaient des armes pour se manifester. Pourquoi une telle démarche et de quoi procédait-elle ? L'une des "grandes pensées" du règne de Jefferson Davis avait été de donner accès au Pacifique à sa jeune nation. Le général Henry H. Sibley avait entrepris cette campagne en escomptant le support, en hommes et en ravitaillement, des sécessionnistes de Californie, du Nevada et du Nouveau-Mexique. Les rapports des officiers fédéraux en poste dans ces régions attestent formellement l'existence et les activités de tels réseaux sudistes. Quant au Colorado, il soulevait beaucoup de conjectures. Cette terre mal connue, les pionniers ne s'y aventurèrent qu'en 1859, lorsque l'une de ses montagnes, le Pike's Peak, révéla de riches gisements aurifères. Venant de l'Est, affluèrent des dizaines de milliers de prospecteurs originaires du Nord mais aussi du Sud. Le 28 février 1861, le Congrès accorda le statut de Territoire au Colorado, mais il éluda la question de l'esclavage dans la rédaction de son acte organique. Ce vide juridique évitait de déclencher au Colorado les violences dont le Kansas venait à peine de s'extraire. Il visait également à ne pas provoquer les Etats sudistes qui n'avaient pas encore fait sécession.

Comme les projets du Pichrochole de Rabelais, ceux du général Sibley s'évanouissent dans un triste canyon du Nouveau-Mexique. Faute de pouvoir entretenir ses troupes sur place, il doit refuser les renforts que San Antonio lui destine et rapatrier ses hommes au Texas. Cet échec n'affecte pas vraiment la stratégie générale de la Confédération, pour autant que son président en ait jamais formulé une seule ! L'insuccès des Texans dans le Sud-Ouest contrarie tout de même ceux qui, par ambition personnelle, persistaient à prétendre qu'une seconde offensive au Nouveau-Mexique, mieux pensée que la première, pouvait aboutir. Pour conforter leur point de vue, ils brandissent sans cesse les rapports de leurs agents secrets en Californie et au Colorado. D'après eux, une pléthore de partisans sudistes, surtout au Colorado, sollicitaient l'appui du gouvernement confédéré pour y intensifier la guérilla.

Qu'en était-il réellement de la situation au Colorado ? Dans leurs rapports, les agents sudistes magnifiaient-ils des incidents mineurs ou traduisaient-ils un véritable clivage politique au sein de la population de ce Territoire. A priori, était-il déraisonnable de penser qu'à l'instar du Missouri et du Kentucky en 1861, le Colorado redoutait lui aussi, mais deux ans plus tard, les affres d'une scission intérieure. L'apparente paix civile dont il bénéficiait n'était-elle pas due à l'ascendant que l'armée fédérale exerçait en 1863 sur des civils dispersés et peu nombreux. La distance qui séparait le Colorado des centres de recrutement confédérés les plus proches jouait également en faveur de son ordre intérieur. La nature du terrain, l'obligation de s'éloigner des pistes que contrôlaient l'armée de l'Union et le risque de se faire scalper par les Utes, les Kiowas, les Apaches Jicarillas ou les Osages pouvaient décourager les plus fanatiques des Sudistes du Colorado.

Dès les premiers jours de la guerre, d'audacieux sécessionnistes avaient hissé les couleurs du Sud sur le plus élevé des bâtiments de Latimer Street, la principale rue de Denver (Colorado). Deux personnalités locales, Charles H. Harrison, un intime du très populaire Kit Carson, et W. Pat McClure, le chef de la poste locale, levèrent chacun une compagnie de milice, les *Jefferson Rangers* et les *Denver Guards*. Officiellement, c'était pour doter le Colorado d'une milice qu'il ne possédait pas encore. Tous ceux qui

connaissaient leurs opinions politiques savaient qu'ils recrutèrent pour le compte de la Confédération.²

Lincoln avait confié le poste de gouverneur du Colorado à William Gilpin parce qu'il savait que son poulain défendrait à tout prix l'intégrité de l'Union. Celui-ci ordonna donc le démantèlement des deux compagnies suspectes et leurs capitaines se réfugièrent en Arkansas pour y obtenir un commandement dans l'armée sudiste. Dans une lettre qu'il rédige en septembre 1861, au colonel E.R.S. Canby, à Fort Craig, le gouverneur Gilpin ne minimise pas le poids de la faction sudiste au sein de sa juridiction : "*Les élections donnent sans doute la majorité en faveur de l'administration en place, mais elles révèlent aussi une puissante et maligne opposition qu'il faut contrôler à tout prix*". Un mois plus tard, il ne témoigne pas de plus d'optimisme : "*L'élément sécessionniste de ce Territoire compte environ 7.500 personnes (sur une population totale d'environ 34.300 âmes en 1860). Ils se sont habilement et secrètement organisés depuis novembre dernier et nous devons prendre des mesures d'extrême urgence pour juguler leur expansion (...) Les Géorgiens, qui sympathisent avec la sécession, constituent un grand pourcentage de notre population minière*".³

Gilpin recourt alors à l'appel public pour constituer une force de volontaires. En 1863, plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie lui procureront les moyens de circonscrire les trublions sudistes. Avant que ses volontaires ne soient opérationnels, Gilpin met le grappin sur la plupart des armes que détiennent ses concitoyens. Pour ce faire, il n'use pas de la contrainte car les détenteurs de ces armes les auraient bien évidemment cachées. Il lance une sorte d'offre publique d'achat sur tout ce qui peut faire feu. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, il emmagasine un incroyable stock de revolvers et de pétoires en tout genre. Comme il paie mieux que les agitateurs rebelles, il leur coupe ainsi les moyens de fomenter un coup de force sans appui extérieur.⁴ Le ménage n'était pas fait pour autant ! Défiant ouvertement le gouvernement territorial, les partisans du Sud prospectent eux aussi le marché des armes pour en équiper les recrues qu'ils comptent enrôler soit pour l'armée confédérée, soit pour se livrer à la guérilla sur place. Ces bandes s'organisent assez rapidement : celles des capitaines A.B. Miller et Joël Mc Kee dès 1861, celles de George T. Madison et de Heffner l'année suivante et enfin celle de James Reynolds, plus tardivement. On peut en dire quelques mots.

Le "capitaine" A.B. Miller est l'un de ces drôles que l'on trouve dans tous les coups fourrés. Esclavagiste notoire, ce patron de bouge émerge de l'anonymat au Kansas, en 1855. Il y lève une compagnie de *mounted rangers* pour lutter contre la faction abolitionniste qui gagne cet Etat. Loin d'être un fleuve tranquille, sa vie de ruffian le mène vraisemblablement au Texas puis au Colorado. Son action s'y révèle assez éphémère. Début septembre 1861, un détachement monté de la garnison fédérale de Fort Wise fond sur sa troupe alors qu'elle se dirige vers le Territoire Indien avec un petit convoi d'armes. Les Fédéraux s'emparent de quelques rebelles, mais Miller et la plupart de ceux-ci disparaissent dans la nature.⁵

La bande de Joël Mc Kee ne tient pas plus longtemps le terrain. En septembre 1861 également, cet ancien *Texas Ranger* avait donné rendez-vous à ses hommes dans le

² *The Far Southwest 1846-1912*, H.R. Lamar, N.Y. 1970, pp. 226-29.

³ *OR SI*, vol. 4, pp. 68, 73 ; *Mining Frontiers of the Far West*, R.W. Paul, Santa Fe 1974, p. 116.

⁴ *The Colorado Volunteers in the Civil War*, W.C. Whitford, pp. 40-41, Glorieta (NM), 1971.

⁵ *With the Border Ruffians, Memories of the Far West 1852-1868*, R.H. Williams, passim ; *Gilpin File - CSHS : Judge Hall to Seward, 30 October 1861*, in "*The Far Southwest*", Lamar, p.229.

village de Russelville. Un sympathisant de l'Union avait récolté l'information et l'avait aussitôt transmise au commandant de Fort Wise. Cernés par des troupes aguerries, Mc Kee et ses quarante et un sbires se rendent sans combattre. En plus d'un peu de matériel d'ordonnance, l'armée récupère cinquante-cinq chevaux volés. L'affaire ne s'arrête pas là. Après les avoir détenus un mois à Fort Wise, le chef du poste transfère les quarante-deux guérilleros dans la prison de Denver en attendant qu'un tribunal civil ne les juge. C'est alors que se produit l'impensable. Dans cette cité prétendument unioniste, tous s'évadent vers le Nouveau-Mexique grâce à des complicités locales et sans aucun témoin !⁶

Fin 1861 ou début 1862, dans la région de Mesilla (Nouveau-Mexique), le joueur professionnel G.T. Madison rassemble une bande de truands et de ruffians de tout acabit pour former les "Bandits". Ils servent Sibley en tant qu'éclaireurs et ce dernier les envoie au Colorado pour y déclencher la guérilla. Après la retraite confédérée, Madison ne s'attarde pas sur place. Plus tard, il obtiendra le grade de lieutenant-colonel du 3e régiment de l'Arizona Brigade, formée en 1863.⁷

James Reynolds fut sûrement le dernier des guérilleros confédérés du Colorado. Durant l'été 1864, sa bande se fixe dans les Rocky Mountains, près de la piste de Santa Fe. La capture d'un convoi de marchandises, qu'il déleste de 4.000 dollars constitue sans doute son fait d'arme le plus marquant. Elargissant ensuite son champ d'action à la région de la Pearl River, dans le sud-est du Colorado, il y sévit tel un desperado. Quand il ne rançonne pas les mineurs ou les paysans, il détrouse les diligences, sous le prétexte non vérifié de réunir des fonds pour la Confédération. Une *posse* de citoyens courageux réussit cependant à appréhender quelques-uns de ses hommes. Ces derniers jurent qu'ils appartiennent à l'armée confédérée et que le général D.H. Cooper les avaient envoyés en mission, depuis le Territoire Indien. Tous déclarent qu'ils ne sont pas les seuls combattants rebelles au Colorado et qu'un autre détachement avait quitté l'*Indian Territory* en juin 1864 pour la même raison.

Un jury soigneusement sélectionné les condamna tous à la pendaison. Leur exécution devait avoir lieu dans l'enceinte de Fort Wise pour éviter l'éventuelle intervention d'autres partisans confédérés, mais leurs gardiens les abattirent durant le transfert, sous prétexte qu'ils avaient cherché à s'échapper. Des guérilleros rebelles, il y en eut pourtant encore. Corroborant les assertions des hommes de Reynolds, un fermier des alentours de Denver raconta aux autorités militaires sa rencontre suspecte avec un cavalier bien équipé. Celui-ci lui avait demandé la direction de Ute Mountain car il y avait rendez-vous avec une bande de vingt-cinq hommes avec lesquels il devait rejoindre celle de Reynolds.⁸

Le plus fort contingent de troupes confédérées recrutées au Colorado aurait choisi son quartier général à Mace's Hole. Ce trou perdu et hermétique, se situait aux pieds des Montagnes Rocheuses, face à la ville de Pueblo, au sud de la rivière Arkansas. Dès le début 1862, un certain "colonel" Heffner y aurait enrôlé près de 600 hommes. Ceux-ci n'y passaient que brièvement et sporadiquement afin de ne pas éveiller l'attention avant d'entrer en action. Heffner et ses trois capitaines auraient même conçu un plan minutieux visant à s'emparer de Fort Garland. Peut-être auraient-ils réussi si l'un des leurs n'avait pas vendu la mèche à l'ennemi. En tout état de cause, les partisans de

⁶ *History of the Colorado Volunteers in New Mexico*, O. Hollister, Denver, 1962, pp. 41, 46, 47, 74 ; *Reports from Colorado 1859-1865*, L.R. Hafen, N.Y., 1961, p. 301.

⁷ *Blood and Treasure, Confederate Empire in the Southwest*, D.S. Frazier, Texas U. Press 1995, pp. 148, 236 ; *Confederate Cavalry West of the River*, S.B. Oates, Austin 1961 p. 173.

⁸ *OR SI*, vol.41, pt. 2 : pp. 752-54 ; *America Move West*, D. Riegel & R. Athearn, N.Y. 1971, p.425.

Heffner fréquentèrent Mace's Hole jusqu'en octobre 1862 et les autorités fédérales n'en identifièrent qu'une poignée.⁹ Donc, malgré le quadrillage que Gilpin avait fait effectuer dans son Territoire, il y courait encore beaucoup plus de partisans sudistes qu'il n'en avait fait arrêter ou exécuter.

Revenons-en aux dix-huit officiers rebelles qui chevauchaient vers le Colorado. A leur tête se tiennent le colonel Charles Harrison et son ami le capitaine Pat McClure, ceux-là même qui avaient fui Denver après que le gouverneur Gilpin eût ordonné la dispersion de leur milice. Ils devisent aimablement et même parlent-ils peut-être de l'un ou l'autre des chefs guérilleros que nous avons évoqués plus haut. D'autres gradés les suivaient, les colonels B.H. Woodson et Warner M. Lewis du Missouri ainsi que des officiers subalternes. L'histoire n'a retenu que les noms de Douglas Huffman, Rule Pickeral, Frank Roberts et John Rafferty. D'après ses contemporains, le colonel Harrison avait le profil idéal pour diriger une telle entreprise. Il était grand, calme, athlétique et son teint basané trahissait sa longue expérience des grandes plaines.

La troupe longea probablement la frontière occidentale de l'Arkansas et pénétra en *Indian Territory* (Oklahoma) entre Fort Wayne et la limite territoriale du Missouri (voir carte). Son axe de progression suivait un tracé parallèle à la ligne de démarcation de l'*Indian Territory* avec le Kansas, à quelque vingt-cinq kilomètres en deçà de celle-ci. Harrison avait choisi cet itinéraire parce que la région était pratiquement inhabitée et que sa colonne devait absolument passer inaperçue. Si l'on consulte la carte, ce parti de Rebelles comptait logiquement s'infiltrer dans le sud-est du Colorado. Est-ce ou non fortuit mais, en tout état de cause, leur trajectoire les menait en direction du bourg de Puebla, près duquel se trouvait Mace's Hole. Rappelons que, sept mois plus tôt, les hommes du "colonel" Heffner animaient encore ce trou perdu. Aucun incident ne troubla le périple de Harrison jusque dans l'après-midi du 24 mai.

Après avoir franchi un large ravin flanqué d'arbres et de buissons épais, le colonel arrête ses hommes sur une éminence pour prendre un peu de repos et nourrir leurs chevaux et les mules qui transportaient leur matériel et leurs vivres. Les officiers se ruent en selle lorsque l'un d'eux signale un forte bande de cavaliers qui paraît les prendre en chasse. Il s'agissait d'une troupe de 150 Indiens non encore identifiés. Était-ce des amis ou des ennemis ?

Leur mission leur interdisant de livrer bataille en cours de route, ne fût-ce qu'en raison du nombre de ceux qui les traquaient, les Confédérés repartent au galop. Plus frais, les mustangs indiens gagnent progressivement du terrain et, bientôt, les deux partis se trouvent à portée de pistolet. Sachant qu'il est difficile d'ajuster son tir sur un cheval au galop, les officiers pressent l'allure sans dégainer leurs armes. Les Indiens ouvrent le feu les premiers et leurs balles frôlent leurs cibles. Leurs poursuivants sont des guerriers osages appartenant aux clans restés fidèles à l'Union.

Douglas Huffman est frappé le premier par une balle osage. Tué net, il vacille en selle quelques secondes puis verse dans la poussière. Comme les Indiens se ruaient sur eux en ordre dispersé, le colonel Harrison hurle à ses hommes de serrer les rangs et de contre-attaquer brusquement, le revolver au poing. Cette inattendue volte-face des Blancs décontenance les premiers Osages. Chevaux rebelles et mustangs

⁹ *A Confederate in the Colorado Gold Fields*, D. Conner, Norman 1970, pp. 120-49 ; *The Far Southwest 1846-1912*, Lamar, NY 1970, p. 226 ; *Colorado Volunteers in the Civil War*, Whitford, Glorieta (NM) 1971, passim ; *America Moves West*, Riegel & Athearn, NY 1971, p. 425 ; *Official Records of the Union and Confederate Armies*, Series I, vol. 41, pt. II, pp. 752-54 ; *Rève Fracassé*, Noirsain, pp. 47, 49, 51.

indiens se croisent, se heurtent, des coups de feu éclatent et des hommes s'affaissent de part et d'autre. Dans un combat de cavalerie, les armes de poing sont plus efficaces et plus redoutables que les meilleures carabines et, a fortiori, que les arcs et les lances. La première vague indienne se disloque puis se débande vers le gros de sa troupe.

Ce mouvement "élastique" entre les deux partis se reproduit à plusieurs reprises sur près de dix kilomètres. Les colts confédérés opèrent des coupes sombres dans les rangs des guerriers mais la supériorité numérique de ces derniers compense l'imprécision de leur tir. A chaque engagement, les Blancs perdent un ou plusieurs des leurs, tués ou blessés. Dans les deux cas, ils n'ont pas le temps de s'en occuper mais leur résistance réussit à tenir leurs poursuivants à distance.

Les loups savent qu'un cheval fatigué ne tient pas un galop effréné pendant des dizaines de kilomètres, c'est pourquoi ils le talonnent en se relayant. Les Indiens procèdent de la même façon et le colonel Harrison ne l'ignore pas. Ses chevaux et ses mules halètent et ruissellent sous l'effort, la bave leur souille le poitrail. En les poussant davantage, ils s'écrouleront tous sous ses hommes. Profitant d'un bref relâchement de la part des Osages, Harrison ordonne aux siens de mettre pied à terre et de laisser souffler leur monture dans le lit d'une petite rivière qui traverse leur route. C'est alors que les Osages se manifestent à nouveau en les prenant sous le tir de leurs arcs et de leurs armes d'épaule. Pour des raisons non élucidées, les officiers ne se servent que de leurs revolvers. Pourquoi n'usent-ils pas de leurs carabines ? Les auraient-ils laissées dans le paquetage des mules qu'ils abandonnèrent dès l'attaque des Indiens ? En tout état de cause, leurs revolvers ont une portée et une précision insuffisantes pour riposter efficacement.

La pluie de balles et de flèches qui verse sur les Confédérés ainsi que leur impuissance à se défendre provoquent un flottement dans le groupe. Dès cet instant, chacun ne songe plus qu'à sauver sa peau. Tous grimpent en selle, repartent au galop et les Osages les reprennent en chasse. La sous-ventrière de la selle du capitaine Pat McClure se rompt brusquement et il roule sur le sol. Les Indiens l'achèvent à coups de lances. A cet instant précis, Harrison se retourne pour mesurer la distance qui le sépare de ses poursuivants et il prend une balle en plein front. Dans les minutes qui suivent, une minié fracasse le bras de Rule Pickeral. Il ne maîtrise plus sa monture affolée et est englouti par la masse indienne.

Le parti se résume alors aux colonels Warner Lewis et B.H. Woodson et à John Rafferty, un officier subalterne. Leurs éperons labourent les flancs de leur cheval et, pour l'exciter davantage, les hommes fouettent leur encolure avec l'extrémité de leur rênes. Une forêt dense se dresse sur les rives de la rivière Verdigris et ils n'en sont qu'à trois kilomètres. A moins de 200 mètres de celle-ci, une balle osage désarçonne Woodson. Ses deux compagnons ne se retournent pas, ils ne veulent pas assister à l'immolation qui suivra sa chute. Lewis et Rafferty s'engagent enfin dans la rivière mais sa profondeur et la force de son courant les dissuadent de la traverser en cet endroit. Ils lâchent alors leurs chevaux et s'aplatissent contre le banc élevé de la rivière pendant que la cavalerie osage croit les poursuivre. Pendant une demi-heure, ils progressent précautionneusement sous le couvert du banc. Chemin faisant, ils croisent des traces fraîches et perçoivent les aboiements de chiens sur la rive opposée. S'étant aperçus de la supercherie, les Indiens pensaient qu'ils avaient traversé le cours d'eau. Les deux compères profitent de la nuit tombante pour se terrer dans un fourré très dense.

Ils avaient survécu à une chevauchée démentielle dont l'issue leur aurait réservé une mort horrible, mais ils se retrouvaient sans chevaux, sans vivres et presque sans munitions dans une région hostile, à plus de 120 kilomètres du poste ami le plus avancé.

De surcroît, ils étaient obligés de se déplacer sans laisser de traces. Pour minimiser les risques, ils décident de se terrer pendant la journée et de n'avancer que la nuit, en se guidant d'après les étoiles.

Comble de malchance, le lendemain Lewis perd ses bottes en traversant la Verdigris beaucoup plus en amont de l'endroit où ils s'étaient débarrassés de leur monture. Pour se donner le moyen de marcher plus vite ensemble, Rafferty propose à son camarade de porter ses chaussures à tour de rôle. Leur pointure respective devait probablement être semblable ou très proche. Pendant ce temps, l'autre se protégeait les pieds avec des bribes de ses vêtements.

Un peu avant d'atteindre la rivière Neosho, ils délogent une dinde sauvage de son nid et lui dérobent ses neuf oeufs en état de fécondation avancée. Dégouté, Rafferty fait la fine bouche mais Lewis gobe goulûment l'un d'eux en conservant les autres pour une prochaine faim. A l'endroit où ils se trouvaient, la rivière n'offrait aucun gué. Ils bricolent alors un misérable petit radeau sur lequel ils déposent leur précieux bagage : leurs armes, les oeufs et les bottes de Rafferty. Ce dernier ne savait pas nager et il avait peur de l'eau. Au beau milieu de la rivière, il s'agite, panique et fait chavirer leur frêle esquif. Trempés et contrits, ils accèdent sur l'autre rive, sans oeufs, sans armes et sans bottes.

Le jour suivant, ils entrent enfin en Missouri. Si le péril indien est écarté, demeure cependant le spectre des prisons nordistes ou pire encore s'ils tombent aux mains des *Jayhawkers* du Kansas. Il faut savoir, en effet, qu'en 1863, les Confédérés ne contrôlaient pratiquement plus cet Etat. Une brave fermière sudiste s'apitoie sur leur sort et leur procure le gîte, le couvert et de quoi regagner leurs lignes en Arkansas.

Le 28 mai 1863, le major Thomas R. Livingstone dressait le rapport suivant à l'intention du major général Sterling Price : "*Le colonel Warner Lewis est ici. Il vient d'échapper aux Indiens et se trouve sans commandement. Il vous rédigera un rapport sur le désastre auquel il a survécu*". Le surlendemain, au sein de l'état-major yankee, le colonel William F. Cloud du *2d Kansas Cavalry* transmettait au commandant de son département, le major général John M. Schofield, un rapport dans lequel il stipulait : "*Un parti de seize hommes sous le commandement d'un certain colonel Harrison a été attaqué et exterminé par les Indiens près de la rivière Verdigris, à l'ouest du Missouri, alors qu'ils se rendaient dans l'Ouest*". De toute évidence, les Osages ne s'étaient vantés que de leur succès et avaient omis de préciser que deux des officiers leur avaient échappé. Quelques jours plus tard, un journal de Fort Scott (Arkansas) publiait un résumé de la tragédie en expliquant que les Indiens avaient scalpé et décapité leurs seize victimes et avaient empilé les crânes près de la ville actuelle de Coffeyville, quasiment sur la ligne de démarcation entre le Kansas et le Missouri.

Quelques mois après cette affaire, Rafferty périssait dans un combat avec les forces fédérales. Quant au colonel Warner Lewis, il vécut jusqu'en 1915 (81 ans). C'est à l'historienne Merle Woods, membre du comité directeur de l'Oklahoma Historical Society, que nous devons la publication du récit manuscrit qu'il laissa de son aventure.¹⁰

L'un des guerriers osages livra une sinistre anecdote à propos de ce massacre. Comme le colonel Harrison arborait une splendide barbe pour compenser sa totale calvitie, l'un des Indiens la lui scalpait tout bonnement.¹¹

¹⁰ *An Ill-fated Expedition : the Experiences of Colonel Warner Lewis, passim, in "Chronicles of Oklahoma", Fall 1973.*

¹¹ *The Osages, Children of the Middle Waters, J.J. Mathews, Norman, 1961, pp. 638-44, in The Civil War in the American West., A.M. Josephy Jr., N.Y. 1991.*

Un autre cheminement nous livre une version comparable mais légèrement différente de la même affaire. A l'époque des événements, William G. Coffin assumait la fonction de surintendant des Affaires Indiennes pour le gouvernement fédéral. Dans la lettre qui suit, il s'adresse à l'un de ses subalternes, un certain William P. Dole, commissaire aux Affaires Indiennes du Kansas et de l'*Indian Territory*.¹²

“Je viens de rentrer du grand conseil qui réunissait les Grand et les Little Osages.¹³ Je les ai trouvés très réjouis d'avoir tué dix-neuf Rebelles qui tentaient de traverser leur territoire. C'est une bande de Little Osages qui les intercepta les premiers. Ceux-ci demandèrent aux Rebelles de leur remettre leurs armes et de les suivre à Humboldt (Kansas) comme nous leur avons suggéré d'agir dans cette éventualité. Les Rebelles refusèrent et abattirent l'un des Osages. Les autres Indiens ouvrirent alors le feu sur eux. Ces derniers détalèrent et une fusillade se poursuivit sur vingt-deux kilomètres.

Le guide rebelle perdit la vie dès le début. Après avoir traversé la rivière Lightning Creek, ils s'en éloignèrent en direction du village situé sur la colline de Big Hill. Le parti de Little Osages avait entre-temps envoyé un courrier à ce même village pour y annoncer la présence des Rebelles. Quatre cents guerriers en descendirent pour les affronter et ils les repoussèrent sur la Lightning Creek où ils les encerclèrent. Les Rebelles déployèrent un drapeau blanc mais les Indiens l'ignorèrent et les massacrèrent tous. Tout au moins ils le pensèrent. Plus tard, ils apprirent que deux des Blancs, sérieusement blessés, s'abritèrent sous un banc élevé de la rivière et s'échappèrent en la longeant. Les Osages scalpèrent toutes leurs victimes et leur coupèrent la tête.

Ils tuèrent cinq de leurs chevaux (ce qu'ils regrettent) et en capturèrent treize. Ils s'emparèrent également d'une cinquantaine de revolvers (la plupart des Rebelles en portaient quatre, plus une carabine et un sabre). Parmi leurs victimes, les Osages comptèrent trois colonels, un lieutenant-colonel, un major et quatre capitaines. Ils avaient reçu carte blanche pour organiser le recrutement des Rebelles du Colorado et du Nouveau-Mexique vers où ils se dirigeaient vraisemblablement. Le major Downey (Doudna), qui commandait le poste de Humboldt, se rendit sur place avec un détachement pour enterrer les corps et saisir leurs documents. Il laissa aux Indiens les armes et les chevaux qu'ils avaient capturés.

Je pense que cette affaire garantira, à la frontière du Kansas, plus de protection qu'elle n'en a eu jusqu'à présent. Etant donné la fréquence et l'audace des raids ennemis dans cette zone, quelque chose de ce genre s'avérait hautement nécessaire. Les Indiens sont ravis de cette affaire. Je les ai encouragés comme j'ai pu en leur distribuant des cadeaux pour une valeur de 300 dollars.

Durant le grand conseil, j'ai rencontré un représentant des clans osages qui s'étaient ralliés au Sud et dont certains servaient même dans l'armée confédérée.¹⁴ Il me déclara que tous étaient anxieux de faire marche arrière, qu'ils désiraient savoir s'ils pourraient encore frayer avec les Osages loyaux à l'Union, chasser avec eux dans les plaines et les retrouver s'il devenait périlleux pour eux de rester (dans la coalition

¹² *Indian Consolidated Files, Neosho, C299 - 1863 in “The American Indian as Participant in the Civil War - The Slaveholding Indians, A.A. Abel, Cleveland 1919, pp. 237-38”.*

¹³ *Il ne s'agit pas d'un jugement de valeur mais d'une localisation géographique. La rivière Osage prend sa source dans le centre ouest de l'Etat du Missouri. Un peu avant de pénétrer en Kansas, elle se scinde en deux branches : le Great Osage, qui est la prolongation de son cours principal, et le Little Osage. Ces cours d'eau ont respectivement donné leur nom aux Indiens qui vivaient dans leur voisinage.*

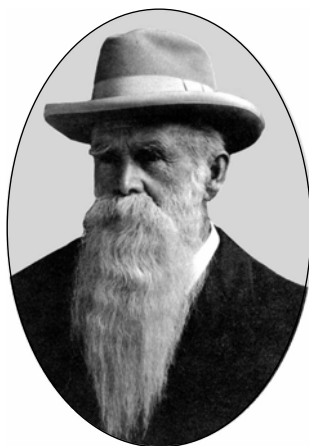
¹⁴ *Albert Pike, le délégué du gouvernement rebelle auprès des Indiens des plaines, négocia un traité de paix avec une partie des Osages, en août 1861. (Confederates on the Plains : The Pike Mission to Wichita Agency, A.M. Gibson, in Great Plains Journal, Fall 4/1, 1964). Le bataillon de cavalerie du major Broken Arm, exclusivement composé d'Osages, servit brièvement dans les forces sudistes de l'Indian Territory. (Confederate Cavalry West of the River, S.B. Oates, Austin 1961, p. 169).*

sudiste). Je lui ai donné une lettre leur promettant que s'ils ralliaient tout de suite leurs frères loyaux pour protéger nos frontières, pour la nettoyer de ses guérilleros et pour en chasser les Rebelles, ils bénéficieraient de notre protection. Je leur ai dit (aux Osages sudistes) de venir immédiatement à Humboldt et de se présenter au commandant de ce poste, le major Downdey. Il leur fournira de la poudre et du plomb pour se mettre en chasse. Cette proposition sembla contenter leurs chefs car tous désirent retrouver leurs dissidents (pro-sudistes). Les représentants de ces derniers s'en allèrent aussitôt avec ma lettre. Tous les Indiens présents ainsi que les pères missionnaires¹⁵ ne doutent pas qu'ils reviendront. Si cela se passe ainsi, nous réussirons à affaiblir fortement la pression que les forces rebelles exercent actuellement sur la garnison du colonel Phillips à Fort Gibson”.

Malgré le fait qu'elle transite par l'interprétation personnelle d'un fonctionnaire unioniste, la version indienne de ce combat conforte le mystère qui entoure encore cette étrange expédition confédérée. Qu'un tel panel d'officiers ait été requis pour une mission à ce point obscure, ne peut que nous interpellier. Le déplacement d'un noyau d'officiers supérieurs, d'un théâtre opérationnel à un autre, se produisit couramment au cours du conflit. Cependant, il suivit, précéda ou accompagna toujours l'affectation d'un officier général à un corps de troupes existant ou en formation. Ainsi, après la bataille de Chickamauga, Forrest et son état-major filèrent en Mississippi pour y organiser un nouveau corps de cavalerie à partir de composantes éparées qui fonctionnaient déjà.

Si le témoignage du seul survivant de cette expédition vers le Colorado définit clairement son objectif, il ne pipe pas un mot sur les moyens et sur les personnes qu'elle devait trouver sur place. Malgré le romantisme dont on affuble parfois les “chevauchées” sudistes, il me semble tout à fait invraisemblable que l'état-major du *Trans-Mississippi* ait consenti à soustraire de leur armée en difficulté, trois colonels, deux lieutenants-colonels (en comptant celui qui s'est échappé), un major et quatre capitaines pour les laisser s'embarquer dans le flou, sur base de simples rumeurs.

L'aboutissement de cette expédition n'aurait certainement pas modifié le cours de la guerre mais, peut-être, aurait-elle ajouté quelques fabuleux chapitres dans l'histoire du Colorado et dans la saga de la guérilla sudiste.



*Le colonel Warner M. Lewis à la fin de sa vie
(Missouri Historical Review)*

¹⁵ Des missionnaires catholiques américains avaient acquis un important quota d'Osages à leur religion.